

Que peuvent s'apporter Sémiotique, Sciences de l'Information et de la Communication et Sociologie de la communication ?

« Le chercheur doit s'efforcer de n'être point influencé par la tradition, l'autorité, les raisons qui le porteraient à supposer ce que les faits doivent être, ou par des idées fantaisistes de quelque genre que ce soit : il doit s'en tenir à l'observation honnête et obstinée des apparences. » Charles Sanders Peirce, Collected Papers, 1.287.

Résumé :

La sémiotique triadique de C. S. Peirce est au cœur des Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) et de la Sociologie qualitative, héritée de la Nouvelle Communication et de l'Ecole de Chicago. Ces deux écoles s'appliquent à montrer le dépassement binaire des théories « émetteurs – récepteurs » des messages soulignant la dimension humaine, subjective inhérente à toute communication, l'être humain est le seul à avoir la faculté de sémoses triadiques.

Ainsi de la sociologie, les SIC ont emprunté l'observation des situations, et la mise en mots du terrain qui, à son tour, avec la notion d'indexicalité et d'interprétation trouvent son origine dans la sémiotique peircienne.

« Le bon sens voudrait que sémiotique et communication soient solidaires ». Jean Jacques Boutaud poursuit sa réflexion en invitant le lecteur à faire le tour du côté des Dictionnaires et Manuels, outils d'institutionnalisation des disciplines. Il fait alors le constat que *« le moins que l'on puisse dire est que la sémiotique est froidement accueillie dans les sources de référence en communication. »* Jean Jacques Boutaud, Hermès, n°38, 2004.

Pourtant, les Sic (Sciences de de l'Information et de la Communication) sont une jeune discipline avec une section CNU, même si la question de leur unité est souvent posée. La sémiotique n'est pas constituée en discipline. Elle apparaît ici et là, à la marge, rattachée à la linguistique, quelque fois à la philosophie et à la sociologie et plus récemment dans les Sic. *« L'essor des universités au XIXe s'est accompagné par une disciplinarisation des savoirs savants, mais la sémiotique ne s'est pas (encore) disciplinarisée. Faute sans doute d'une collectivité suffisamment unifiée pour se pourvoir de critères d'évaluation, elle n'a pu définir*

ni critères de qualité reconnus, ni cursus de formation. De fait, les rares enseignements de sémiotique dépendent de départements de linguistique, plus rarement encore de philosophie. Plus récemment, les sciences de la communication ont accueilli des enseignements de sémiotique. Bien que la demande sociale aille croissant, il n'est pas encore certain que les sciences de la communication, qui sont plutôt, de fait, des techniques, aient l'assise épistémologique nécessaire au développement d'une sémiotique fondamentale. » François Rastier <http://linx.revues.org/1058> Sémiotique et sciences de la culture. Mon parcours se nourrit de ces trois domaines : inscrites en thèse en Sciences de l'Information et de la Communication, mon directeur de thèse est sémioticien peircien, j'ai enseigné dans un département de sociologie, et été ATER dans cette même discipline.

Essayer de rappeler l'histoire des SIC est un pré-texte pour montrer les liens entre ces trois champs. Plusieurs choix s'offrent à moi : forcer le trait des conflits d'école selon l'habitus académique, soulever leurs points communs, ou tenter de produire les deux de concert. Nous opterons pour la dernière option, afin d'exercer le moins possible de contrainte interprétative sur le lecteur et d'intégrer celle-ci dans notre cheminement problématique. Dans cet article et de manière malheureusement trop succincte, je m'attacherai à relier ce que tout sépare, explorer les espaces entre les disciplines, coudre pour reprendre la métaphore de la suture, le bord commun. Je chercherai les interférences (M. Serres, 1972) entre ces trois disciplines, en montrant que cette posture sied au sémioticien dont la tâche est à l'image des figures composites comme celles de l'Arlequin, du tiers-instruit, de l'hermaphrodite, pour faire référence à Michel Serres ou encore de l'ornithorynque d'Umberto Eco (1999).

Je commencerai à exposer ces bords communs à partir des fondateurs de la « nouvelle communication¹ » d'Yves Winkin. L'expression « nouvelle communication » désigne un collège de chercheurs qui a développé un modèle baptisé « orchestre ». Grâce aux penseurs de « la nouvelle communication », les phénomènes communicationnels sont approchés dans leurs dimensions constructivistes et systémiques. C'est l'anthropologue Yves Winkin qui les fait connaître en France. Ces chercheurs bouleverseront les travaux sur les interactions sociales.

1-La nouvelle communication :

Les principaux protagonistes seront des anthropologues : Gregory Bateson, Ray Birdwhistell, Edward Hall - ces deux derniers étant issus de la linguistique et cherchant à étudier la communication par la kinésique et la proxémique. Le sociologue Erving Goffman viendra les rejoindre, afin d'étudier les interactions en apparence les plus banales, celles de la vie de tous les jours, rencontres quotidiennes riches de renseignements pour le chercheur.

Avec les années, le groupe s'étend jusqu'à devenir un véritablement réseau.

Ainsi Don Jackson et Paul Watzlawick, Stuart Sigman et d'autres chercheurs plus jeunes viendront s'y ajouter. L'auteur Yves Winkin les nommera le « collègue invisible » ; ils n'ont pas de lien institutionnel mais ils s'informent mutuellement de leurs travaux. Le collègue invisible prend racine dans deux villes : Palo Alto et Philadelphie, ce qui rendra ces deux villes célèbres. En 1959, le Mental Research Institute est fondé par Don Jackson. Bateson y travaille déjà et Watzlawick viendra les retrouver.

L'anthropologue Yves Winkin met en avant les liens entre la « science de la communication » la sémiotique générale et ceux du collègue invisible ; plus encore, il laisse entendre que les prémisses de la « nouvelle communication » sont portées par la sémiotique. Ce lien repose sur leur méthodologie et épistémologie ; ils n'étudient pas l'individu seul comme pourrait le faire la psychologie mais l'individu pris dans un système d'interactions. A ce propos, le lieu du colloque Indiana University (1964) a son importance : c'est le siège du département sémiotique de Sebeok qui édite le compte rendu du colloque ; ainsi, le lien entre la sémiotique de Sebeok et les chercheurs de la nouvelle communication ne fait plus de doute. Ce sémioticien (Sebeok) est l'héritier de Peirce et Morris. Il s'agit alors de situer davantage l'héritage dans les théories pragmatiques et non structuralistes. Mais la sémiotique dont il est question dans la « nouvelle communication » est plutôt celle du courant structuraliste européen. Pour appuyer nos propos, citons un passage des plus significatifs : « A cet égard, il faut souligner un point particulièrement important. Le structuralisme européen a très souvent réfléchi à partir de l'opposition saussurienne entre langue et parole et semble avoir quasi exclusivement développé une linguistique de la langue, en négligeant la seconde route dont parlait Saussure (1979, p. 38), celle de la linguistique de la parole. Ainsi pour le dire vite et brutalement, les analyses se sont beaucoup plus aisément et abondamment développées du côté de la langue et des codes qui lui seraient assimilables, tels les systèmes de parenté, que du côté des sujets parlants. De même que Saussure traitait la langue comme un système possédant ses propres règles, les chercheurs qui se sont inspirés de lui ont tâché de travailler sur des systèmes relativement clos et autonomes. Dans le cas d'une nécessaire insertion du système dans la quotidienneté, la démarche est passée après la constitution d'un corpus permettant de fermer le système [...] Or, les chercheurs rassemblés ici (ceux de la nouvelle communication) peuvent, en remplaçant l'opposition saussurienne dans un cadre théorique nouveau, contribuer à l'élaboration de cette autre linguistique (de la parole). Tout d'abord en définissant la communication comme « l'accomplissement (performance) des structures culturelles » (Schefflen), ils font éclater l'opposition entre la langue essentielle et la parole

accidentelle. Leur recherche ne porte ni sur la langue ni sur la parole ; elle porte sur la communication qui est à la fois langue, parole, compétence et exécution. Ensuite, en concevant le langage comme une activité, et non comme le produit d'une activité, ils ouvrent la voie à une linguistique de terrain, que l'on pourrait appeler une linguistique de la parole. Mais cette linguistique serait avant tout une sociolinguistique, puisque la parole est vue par nos auteurs comme une activité sociale. Elle serait encore une pragmatique, car la parole - on l'a répété à l'envi - n'est qu'un des multiples codes de communication mis en œuvre dans l'interaction. [...] Ce très rapide parcours montre comment la réflexion sur la communication menée par quelques chercheurs américains peut ouvrir la voie à un renouvellement du programme saussurien en particulier et du programme structuraliste en général » (Y. Winkin, 1981, p. 107-108). Yves Winkin invite la théorie saussurienne à se renouveler dans le pragmatisme ; il signe ainsi la nécessité pour les théories de la communication de puiser dans la pragmatique tant au niveau épistémologique que méthodologique.

Effectivement la théorie saussurienne est structuraliste, elle n'a rien emprunté au pragmatisme peircien.

Je ne ferai pas l'historique des théories structurales de la communication mais je commencerai avec Roland Barthes qui fut l'un des fondateurs de la SFSIC Société française des sciences de l'information et de la communication en créant un groupe de pression dont l'objectif est d'obtenir une reconnaissance universitaire pour les sciences de l'information et de la communication.

2-Roland Barthes et la sémiologie

L'œuvre de R. Barthes est pleine de surprise et de fantaisie à la manière de celle d'Umberto Eco. Loin d'être à « la mode », il écrit *Le système de la mode* (1967) qui se révèle être le livre de la méthode du sémiologue où la mode répond à un système codifié. L'objet de cet ouvrage est de présenter le projet de la sémiologie : les objets culturels utilisés par les hommes constituent des systèmes de communications. Ceci le pousse à dire que la culture tombe sous la coupe d'une théorie de la signification. Tous les objets peuvent être investis par la sémiologie du vêtement, du logement, de la nourriture, du langage, de la littérature... Dans *Le système de la mode*, c'est le vêtement de mode présenté dans les journaux spécialisés qu'il étudie. Car il semble être un objet plus « pur » que le vêtement porté.

Mais il dira dans un entretien avec Frédéric Gaussen² : « ...Pour ma part, je suis persuadé que l'étude des signes non linguistiques est une abstraction, une utopie. La culture réelle ne propose que des objets pénétrés de langage humain, que ce soit sous la forme de description, de commentaire, de conversation... » ; et : « Je rappellerai [...] que toute sémiologie postule

un rapport entre deux termes, un signifiant et un signifié » (Barthes, 1957, p. 197). Il signe ici sa filiation avec Saussure, même s'il en retourne l'hypothèse. Pour Saussure, la linguistique allait se fondre dans une théorie générale des signes, pour Barthes c'est le contraire : la signification passe par le langage. En conclusion, le social, c'est le langage.

L'analyse sémiotique du corpus vestimentaire lui permet de trouver deux systèmes composant le message. Le premier serait le « code vestimentaire » qui a une fonction de réglementation, de bienséance et le second le « code rhétorique », la manière dont le vêtement est présenté par le magazine, l'aspect idéologique du message.

L'analyse consiste à découper des unités, des règles, des catégories, à la manière d'un grammairien. Je peux trouver les concepts de « signe, signifiant, signifié ». Tout peut devenir signe et être mythe. Le signifié devient sous la plume du sémiologue une forme associée à un nouveau concept, celui de mythe.

Le mythe est un système de communication, de représentation du réel, car il est un message véhiculant un mode de signification et une forme. L'analyse mythique est par excellence l'objet de la sémiologie, transformant l'histoire en la « purifiant » pour la transmettre à son prochain et régler ainsi la signification des objets. Il repose sur une structure logique inventée de toute pièce par l'homme afin de répondre à des interrogations ontologiques. Son étude (Barthes rejoint Levi-Strauss) permet de comprendre la complexité sociale. Les mythes sont par la suite propagés par les médias.

A ce sujet, je peux évoquer la célèbre analyse du nègre saluant le drapeau français.



Source : <http://www.sunderland.ac.uk/~os0tmc/culture/myth3.htm>

« ... Je suis chez le coiffeur, on me tend un numéro de *Paris-Match*. Sur la couverture, un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans doute sur un pli du drapeau tricolore. Cela, c'est le sens de l'image. Mais naïf ou pas, je vois bien ce qu'elle me signifie : que la France est un grand Empire, que tous ses fils, sans distinction de couleur, servent fidèlement son drapeau, et qu'il n'est de meilleure réponse aux détracteurs d'un colonialisme prétendu, que le zèle de ce noir à servir ses prétendus oppresseurs. Je me trouve donc, ici encore, devant un système sémiologique majoré : il y a un signifiant, formé lui-même, déjà, d'un système préalable (un soldat noir fait le salut militaire français) ; il y a un signifié (c'est ici le mélange intentionnel de francité et de militarité) ; il y a enfin une présence du signifié à travers le signifiant » (R. Barthes , 1957, p. 201).

Robert Marty (1990, p. 262) propose dans *L'algèbre des signes* une analyse à l'aide de la sémiotique triadique. L'apport de la théorie sémiotique à l'analyse barthienne est l'introduction de la perception et de la phénoménologie qui permet d'appréhender formellement³ la combinaison des éléments prégnants énoncés dans le texte : « négrité », francité, militarité.

« Nous n'avons pas à essayer de savoir, par exemple en consultant les archives de cet hebdomadaire, si la description qu'il en fait est juste ou pas [...]. Nous n'avons qu'à constater les éléments signifiants pour lui, c'est-à-dire renvoyant à autre chose qu'à eux-mêmes, et que, pour cette raison, il a retenus, autrement dit ceux qui ont été impliqués dans le phénomène sémiotique, sélectionnés et interprétés par Barthes, ce jour-là, en ce lieu » (R. Marty, 1990, p. 263).

Pour ce faire, Marty va s'intéresser au texte de Barthes qui est le diagramme de ses interprétations et où, plus encore, le sémiologue représente sa communauté d'appartenance. Il est impliqué dans la signification en véhiculant l'ensemble des règles en vigueur « la signification instituée au sein de la communauté sémiotique d'appartenance de Barthes (c'est-à-dire, grosso modo, la « culture française » des années 50) » (R. Marty, 1990, p. 263).

3 La critique du structuralisme

La sémiotique dont il est question dans la nouvelle communication n'a rien hérité du structuralisme mais elle a de très forts liens avec certains membres du collège invisible avec l'interactionnisme, ethnométhodologie et le pragmatisme.

Grâce à la linguistique, les sciences de l'homme se mettent à rêver de rivaliser en rigueur avec les sciences exactes. Le structuralisme, en assujettissant l'homme à l'ordre ou au code sur lequel il n'a pas de pouvoir, vient s'opposer à la phénoménologie, où le sens est d'abord

donné par l'individu. La logique structuraliste c'est la priorité du tout sur ces éléments, aucun élément ne peut être saisi en dehors de la position qu'il occupe. Le structuralisme nous enseigne que la culture est du côté des structures. Le système linguistique, économique... existe selon le structuralisme en lui-même, il fonctionne en dehors de l'homme. Si l'on suit la pensée des auteurs structuralistes, le langage, l'économie s'imposent à l'humain : nous sommes au cœur d'un système déterministe.

Levi-Strauss va chercher au-delà des apparences, la logique interne cachée, la structure du système social. Trois macro-systèmes structurent les sociétés ; le premier niveau est celui de l'échange des femmes, le deuxième l'échange des biens de service, et le dernier l'échange de communication.

Freud explique que la clef du psychisme humain est l'inconscient qu'il faut déchiffrer comme un langage. Saussure arrive à la même conclusion que Freud pour comprendre le langage. L'important n'est pas le sens des mots, mais la mise en relation entre des mots, la structure de la phrase. Il faut abandonner la parole et le sens de la parole pour explorer la langue et le signe.

Umberto Eco viendra après Jakobson énoncer une théorie de la sémiotique qui est une théorie générale de la culture. Celle-ci doit être vue comme : « un phénomène de communication fondé sur des systèmes de signification » (U. Eco, 1976). M. Mead, lors d'un colloque à Indiana University avancera le terme de semiotics pour désigner l'étude de toutes les modalités de la communication. Birdwhistell s'y oppose, mais le terme apparaît dans les actes du colloque : « Nous voulons souligner le contexte interactionnel et communicationnel de l'usage des signes par l'homme, et la façon dont ceux-ci sont organisés en systèmes transactionnels intégrant vision, audition, toucher, odorat et goût » (T. A. Sebeok et al., 1964). La définition du signe dyadique implique de prendre en considération uniquement le code et sa structure sans se préoccuper des individus, de la relation au réel, de sa représentation. Elle n'investit que la syntaxe. Cette approche prête alors le flanc à deux critiques : celle de la sémantique et celle de la pragmatique, la rendant caduque pour analyser les phénomènes communicationnels car inapte à appréhender la signification.

C'est ce que souligne Marty notamment (1990, p. 69) : « le signe saussurien saisit seulement une partie de la « triplicité » du phénomène sémiotique tel qu'il est conceptualisé dans le signe peircien. L'objet du signe, représenté par le corrélat actif O, le signe S lui-même comme corrélat passif, sont laissés volontairement hors du champ théorique ».

C'est aussi la conclusion de Claude Le Bœuf au colloque « Pragmatique des communications instrumentées » (30 novembre-1er décembre 2000 « [...] Le projet d'une Sémiotique de la

communication s'inscrit dans une démarche systémique et constructiviste et non pas structuraliste : le sens n'est pas une donnée inhérente à une structure, il est toujours construit par les acteurs en situation » (C. Le Boeuf, 2002, p. 244).

Tout comme la sémiotique peircienne est américaine, le modèle de l'orchestre de la nouvelle communication « se situe en dehors des habitudes de pensée européenne » (Y. Winkin, 1981, p. 107). Il est dommage que ces chercheurs ne se soient pas tournés vers la sémiotique et qu'ils aient préféré la sémiologie. Les caractéristiques de l'Ecole de Palo Alto trouvent un écho dans les fondements de la définition du signe triadique qui commence par la perception : « ... des individus appartenant à des cultures différentes non seulement parlent des langues différentes mais, ce qui est sans doute plus important, habitent des mondes sensoriels différents » (E. Hall, 1971, p. 15).

Les chercheurs de Palo Alto essaient de dégager des règles pour rendre compte de l'observation. Cette recherche des règles communes aux membres permet alors de limiter le modèle en le structurant, l'ensemble ou la totalité donne le contexte.

Goffman et les interactionnistes énoncent le modèle des acteurs. La métaphore musicale que Winkin (1996, p. 84) développe au sujet de la communication orchestre met en lumière la première tâche du communicologue, qui est celle de lever le voile, de dévoiler le réel. L'interaction sera le « concept de la communication » (Y. Winkin, 1981, p. 129).

4 La sociologie qualitative : l'Ecole de Chicago, berceau des études communicationnelles
« Dès les années 1910, la communication a, aux Etats-Unis, partie liée avec le projet de construction d'une science sociale sur des bases empiriques. L'Ecole de Chicago en est le foyer. Son approche microsociologique des modes de communication dans l'organisation des modes de la communauté est en harmonie avec une réflexion sur le rôle de l'outil scientifique dans la résolution des grands déséquilibres sociaux » (Mattelart et Piaget, 1967, p. 1225-1271). Akoun⁴ écrit à la fin de la deuxième partie de son ouvrage : « L'empirisme de la sociologie américaine sera le véritable acte de naissance d'une sociologie de la communication et des médias » (1997, p. 85). L'Ecole de Chicago est le berceau des études communicationnelles.

La philosophie américaine du pragmatisme a fortement influencé les penseurs de l'Ecole de Chicago. C'est ainsi que les enseignements de John Dewey (1859-1952), héritier de C.S. Peirce, sont fortement recommandés aux étudiants en sociologie. Son cours se déroulera autour de deux axes : le premier autour des concepts de réalité, de connaissance et de vérité. Il n'existe pas en soi, c'est dans et à la preuve de l'expérience que l'on acquiert la connaissance.

D'où la question de l'objectivité qui devient alors simplement l'accord *hic et hunc* d'une communauté de scientifiques. Le deuxième autour de l'essence sociale de l'homme qui est celle de la quête du bonheur, en somme la recherche du bien social. Ce bien social pour le philosophe, c'est la qualité de la relation avec autrui. Ainsi, Dewey⁵ va créer, avec l'aide de sa femme, un laboratoire de recherche nommé « école laboratoire », en vue de contrebalancer la séparation institutionnelle des enseignements entre savoir, pratique et société. Ce laboratoire reste une référence en matière de pédagogie, en prônant l'idée de l'enquête continue, la rue comme laboratoire. Il s'agissait de ne pas laisser la recherche entre les mains ou dans l'univers trop étroit des scientifiques, afin de respecter le plus possible l'individu étudié. Pour ce faire, Dewey pose l'hypothèse suivante l'homme de la rue a la capacité de poser, de reconnaître les faits.

4.1 La contribution des pragmatismes

L'une des premières réflexions des pragmatistes se trouve dans le concept d'ethnocentrisme indépassable. Pour Dewey, en sciences sociales, la question de la vérité est un faux problème. La vérité n'est pas le but de la recherche mais plutôt et surtout son utilité, et donc son implication dans la vie sociale. Le philosophe montre que c'est l'expérience des idées qui fonde l'action et surtout valident les idées. Au lieu de rejeter cet ethnocentrisme au nom de l'objectivité, il est préférable de l'énoncer et de le mettre à l'épreuve de l'objet étudié.

A côté de la contribution de Dewey, il faut aussi compter celle d'un autre pragmatiste George Herbert Mead (1863-1931). Le psychologue porte une vive critique aux thèses béhavioristes, stimulus-réponse, les êtres humains agissent les uns sur les autres sur la base des intentions et des significations qu'ils attribuent à leurs gestes respectifs, le terme interprétation devient alors essentiel. Les individus communiquent en échangeant des symboles, un grand pas conceptuel est franchi. Nous quittons un modèle émetteur-récepteur pour celui d'un partage de signification. Les travaux de Mead seront tournés vers la psychologie interactionnelle : c'est à partir de la communication et donc de la signification que la personnalité de l'enfant est modelée (le processus de socialisation se concrétise aussi dans le ludique). La socialisation ou construction du soi est une relation dialectique entre d'une part les normes intériorisées par l'individu, et d'autre part la singularité émotionnelle du sujet. Le sujet esquissé par Mead est alors dynamique et non passif, il est capable d'action sur les normes, les symboles que la société lui impose. Le sens ainsi déterminé est une inférence co-produite dans l'interaction entre le récepteur et l'émetteur. Il pose ainsi les jalons de la communication sociale.

Herbert Blumer⁶ ancien étudiant de G. Mead⁷, va créer le terme d'« interactionnisme symbolique » (H. Blumer, 1969) en 1937 pour désigner la nature symbolique de la société.

Dans un article intitulé « La société en tant qu'interaction symbolique », voici la définition qu'il donne : « Le terme interaction symbolique réfère, bien sûr, au caractère spécifique et distinctif de l'interaction telle qu'elle a lieu entre êtres humains. La spécificité consiste dans le fait que les êtres humains interprètent ou « définissent » leurs actions réciproques (*each other's actions*) au lieu de simplement réagir aux actions de chacun. Leur « réponse » n'est pas directement donnée aux actions de l'un sur l'autre (*the actions of one another*), mais plutôt basée sur la signification qu'ils attachent à de telles actions. Ainsi, l'interaction humaine est médiée par l'usage de symboles, par l'interprétation, ou par la vérification des actions mutuelles (*one another's action*). Cette médiation est équivalente à l'insertion d'un procès d'interprétation entre le stimulus et la réponse dans le cas du comportement humain » (H. Blumer, 1999, p. 89-90).

Dans ce passage, le rapprochement entre ce courant de pensée et la sémiotique est criant. L'interactionnisme, est l'écart entre être et être représenté, l'écart entre ce que l'individu est et sa représentation pour l'autre. L'interaction est la médiation qui s'effectue par des signes, elle est alors un ensemble de signes. La communication n'est pas transmise par des mots, des gestes... Elle est médiatisée par des signes, qui livrent leurs sens lors de l'interprétation. L'interaction est alors une relation co-construite. L'objectif de cette école de pensée est justement de mettre en lumière les processus de construction du sens émergeant de la tension du sujet-objet, qui avaient auparavant été dissociés. L'interaction est une notion difficile à déterminer, revêtant une définition différente en fonction du courant épistémologique.

4.2 Les interactions sociales sont au cœur de l'institution

Dès les premières pages de sa thèse, Goffman fait référence à ce qui constituera son objet d'étude durant toute son existence ; les interactions sociales, atomes de la société.

Elles sont au cœur du fonctionnement normatif des institutions, du quotidien, invisibles mais omniprésentes. Elles règlent la vie des acteurs.

« Pourtant, l'objet à étudier [les rites d'interaction] se laisse identifier : il s'agit de cette classe d'événements qui a cours lors d'une présence conjointe et en vertu de cette présence conjointe. Le matériel comportemental ultime est fait des regards, des gestes, des postures et des énoncés verbaux que chacun ne cesse d'injecter, intentionnellement ou non, dans la situation où il se trouve. Ce sont là les signes externes (souligné par nous) d'une orientation, d'une implication, d'un état d'esprit et d'un état corporel que l'on considère rarement en fonction de l'organisation sociale dans laquelle ils s'insèrent. » (Goffman, 1974, p. 7). La méthodologie de Goffman tient compte de tous les signes qui se donnent à être interprétés, ils sont des éléments d'observation. L'appel à la sémiotique est ici frappant.

Si Goffman rejette l'abus de l'utilisation de la notion de communication, il montre que tout comportement a une signification. En ce sens, Goffman se rapproche de la sémiotique ; pour lui, on ne peut pas ne pas signifier. Winkin souligne le lien entre la sociologie de Goffman et le collègue invisible : « Tant pour Goffman que pour les autres présentés ici, le comportement est régi par un ensemble de codes et de systèmes de règles » (1981, p. 101).

Et c'est là le point de liaison avec la sémiotique. En effet, je peux lire : « il existe une syntaxe, une sémantique et une pragmatique du comportement ; le comportement est dès lors le fondement d'un système général de communication » (Winkin, 1981, p. 106). Voici à travers cette citation énoncée les fondements de la sémiotique : « syntaxe, sémantique, pragmatique » - premier axiome de toute communication pour ces chercheurs.

De même, Goffman détermine les interactions comme ayant leurs propres règles. Elles sont extérieures aux individus, mais s'imposent à eux. Les individus sont obligés de se plier aux règles de l'interaction, s'ils veulent que l'on continue à les considérer comme des gens normaux. » Ce qui me permet de conclure que les thèses goffmaniennes sont dans la mouvance sémiotique : le sociologue tient compte dans son recueil de données de tous les signes qui conduisent à l'interprétation.

L'héritage de cette école de Palo Alto et de la sociologie qualitative issue de l'école de Chicago sont revendiquée aujourd'hui dans les SIC par la « théorie sémio-contextuelle » Alex Mucchielli. La méthode se propose d'analyser chaque phénomène communicationnel en s'attachant aux points de vue des acteurs en situation (Weber, Parsons, Schütz, 2007). L'auteur convoque le terme « sémiotique » pour comprendre comment un acteur, en observant un phénomène, fait émerger le sens en situation. Il s'agit d'un travail de recontextualisation, en s'intéressant plus précisément aux « communications généralisées significatives » (Mucchielli, 2004) des acteurs (la problématique est celle de la genèse du sens partagé). Barbara Szafrajzen, *Communication et organisation 39 (2011) Les applications de la sémiotique à la communication des organisations Réflexions autour de la méthode dite de la sémiotique situationnelle fondées sur une recherche en communication des organisations.*

Si je peux, me réjouir de voir apparaître le mot « sémio » pour une théorie institutionnalisée dans le champ des SIC, il y aurait toutefois un gain d'intelligibilité à y gagner en y introduisant l'ordonnement des catégories de peircienne.

5 Caractérisation des catégories de C. S. Peirce

Peirce désigne les catégories phénoménologiques à l'aide des nombres : un, deux, trois. Il s'agit de la priméité (1), firstness, la secondéité (2), secondness, ou la tiercéité (3), thirdness. Il considère que trois catégories sont nécessaires et suffisantes pour décrire les différents « modes d'être » de la pensée considérée comme un signe; il les considère comme les trois « univers de l'expérience » (Peirce, 2002, p. 285).

Les catégories universelles : Priméité, Secondéité, Tiercéité. La priméité est la qualité, le sentiment spontané, l'apparence, la chose en soi, les multiples possibles, l'indéterminé. La priméité correspond à la vie émotionnelle, au sensible.

La secondéité est l'effort, les manifestations d'existence en réaction à d'autres existants, de l'action de l'antécédent sur le conséquent, du fait accompli et de l'événement, du temps passé et de la causalité, de l'expérience, de la comparaison et de la relation. C'est globalement la catégorie de l'interaction, de la réflexivité, du choc des rencontres avec l'Autre, de la rencontre avec soi (dans le devenir-conscient) et entre soi-même et le monde

La secondéité correspond à la vie pratique, expérientielle.

La tiercéité est celle de la médiation par laquelle la comparaison est possible, de l'unification de la diversité dans le jugement, dans la convention sociale, de la nécessité, de la règle de conduite, du futur dans ce qu'il a de déterminable (prédiction). La tiercéité correspond à la vie intellectuelle et de l'institution.

6 Hiérarchie des catégories

Ces catégories s'organisent selon une architecture logique à partir des relations qu'elles entretiennent entre elles : 3, présuppose 2, qui présuppose 1; 2 présuppose 1. Dans la présentation des résultats, on formalise un tableau en trois colonnes (Qualité (1), Faits (2), Lois (3) dans lequel nous reprenons les catégories appliquées au texte en les hiérarchisant avec les flèches pour montrer le rapport de subordination.

7 L'approche semio contextuelle d'Alex Mucchielli

L'esprit procède toujours par contextualisation pour trouver les significations des choses. Aucun phénomène ne peut exister en « lui-même ». Il est toujours dans un monde contextualisé. Le chercheur doit mettre en relation les différents éléments du texte (les mots, le style, les ponctuations, les actes) et les éléments des divers contextes, s'il veut aboutir à des conclusions cohérentes. La catégorisation ne peut pas se faire sans tenir compte des contextes d'énonciation déterminant le sens et de la systémique des échanges dans la mesure où celle-ci génère un « vécu collectif » (Mucchielli, 2007). Mucchielli a décrit sept types de contextes : « spatial, temporel, physique et sensoriel, les positions respectives des acteurs, le contexte relationnel social immédiat, culturel, expressif des identités » (Arino, 2007, p. 77).

À partir de cette liste et dans un souci de cohérence phénoménologique, nous avons identifié trois grandes classes de contextes qui correspondent aux trois catégories phénoménologiques des catégories universelles de Peirce.

7.1. Contexte des normes culturelles, statuts et rôles identitaires : la tiercéité

Dans un groupe social par exemple : le statut professionnel induit des rôles sociaux et donne à chacun une place particulière qu'il occupe dans l'échange; il est important au moment de l'analyse de tenir compte des statuts et des rôles de chacun pour bien comprendre « ce qui est dit, comment et pourquoi c'est dit ». Dans lequel ce qui est dit prend un sens par rapport à ce que l'on attend des acteurs en présence.

Ce contexte de référence aux normes et règles collectivement partagées induit de façon inférentielle que ce qui est dit individuellement fait sens par rapport à ces normes co-construites au cours de l'échange. Il s'agit du contexte des « allant de soi » de la vie quotidienne. Alex Mucchielli fait alors référence aux ethnométhodologues. **Appréhender les pratiques sociales relève essentiellement de deux principes : premièrement, considérer toutes les pratiques comme significatives même les plus banales ; deuxièmement, avoir une conscience sémiotique aiguisée en étant attentif à la description faite des phénomènes par les membres, ceux-ci possédant une connaissance familière et analytique.**

7.2. Le positionnement des acteurs dans l'interaction ici et maintenant (espace-temps) : la secondéité

Ce contexte correspond au cadre « immédiat », en acte, dans lequel la situation de communication se joue. Cette logique sociale dans l'interaction a une portée phénoménologique fondée sur une sémiotique des échanges.

Toute relation s'inscrit dans le temps, avec un avant, un pendant et un après. Il y a le temps chronologique et le temps vécu, phénoménologique, fait d'instant ici et maintenant. Selon le contexte temporel, le sens se construit avec ce qui a été dit précédemment. Pour ce faire Mucchielli s'inspire des travaux de l'ethnologie (Eibl-Eibesfeldt, 1972) afin de mettre en évidence la notion « d'enchaînement » des activités et de « séquences d'échanges » que l'on retrouve aussi dans ceux de Goffman (1974) et de Watzlawick et al. (1979).

Le contexte spatial fait référence à la structuration de l'espace, au décor dans lequel se déroule l'échange. Toute communication contribue à positionner les acteurs les uns par rapport aux autres dans l'espace. Mucchielli s'appuie sur les théories que nous avons développées précédemment, les travaux de la proxémique avec E.T. Hall (1971), Jammer (1960), Argyle (1969) et Goffman (1968 ; 1974). Ces travaux ont montré l'importance de l'espace et des interventions sur cette dimension dans leurs influences sur les communications

et leurs significations. En manipulant l'espace, notamment à travers ses déplacements et ses éloignements-rapprochements (et ces conduites sont des communications), les acteurs modifient des éléments par rapport auxquels les communications qui se font ou vont se faire prennent ou prendront un sens.

7. 3. Contexte émotionnel : la priméité

Le contexte sensoriel repose sur l'ensemble des éléments sensoriels qui arrivent aux différents sens : vue, ouïe, goût, odorat, toucher. Certains travaux (Jean Jacques Boutaud) ont démontré l'importance, pour la communication, des univers sensoriels. En manipulant les ambiances sonores, visuelles, odorantes, kinésiques et/ou thermiques, les acteurs modifient des éléments par rapport auxquels les communications, qui se font ou vont se faire, prennent ou prendront un sens. Ce qui explique la reprise des thèses sensorielles dans le domaine du marketing avec « communiquer le sensoriel » : le marketing « sensoriel », « affectif » ou « expérientiel ». La problématique de ce colloque est entièrement tournée vers la sémiotique puisque la prémisse de celle-ci est une théorie de la perception.

Il s'agit également du niveau « de la qualité des relations » avec les phénomènes d'affinité et de sympathie.

La sémiotique peircienne permet un ordonnancement phénoménologie et donc d'appréhender lequel de ces contextes gouvernent le sens.

A la question posée en introduction: « Que peuvent s'apporter sémiotique, sociologie de la communication et communication ? » Quelques pistes de réponse ont été ouvertes.

Les SIC ont des objets et des champs d'étude très divers, et recouvrent en fait tous les phénomènes humains. Ce qui s'explique par le fait qu'à sa naissance en 1975, cette discipline apparaît comme une « interdiscipline qui a vocation d'étudier des phénomènes très différents, en articulant des outils et des méthodes venus de sciences diverses... » (B. Ollivier, 2000, p. 10).

De la sociologie et de l'anthropologie, les SIC ont emprunté l'observation des situations, et de la mise en mots du terrain, qui à son tour avec la notion d'interprète, trouve son origine dans la sémiotique Peircienne.

Winkin démontre dans ses travaux sur « le collègue invisible » que la situation d'observation de communication est semblable à celle de l'anthropologue. Mais encore que l'école de Palo Alto s'est différenciée des autres théories, parce qu'elle a en partie trouvé des applications concrètes, grâce à l'observation comme technique d'enquête. Cette méthodologie -

d'observation directe et de monographie - a permis d'appréhender directement la réalité dans le but d'agir sur sa construction, d'en rechercher les éléments précis afin de les interpréter.

Les raisons évoquées ci-dessus expliquent la large diffusion des théories de cette école de pensée dans les ouvrages des Sciences de l'Information et de la Communication, et l'interpénétration des disciplines anthropologie, sociologie et sciences de l'information et de la communication. Le collègue invisible, et plus particulièrement Bateson, parmi eux ouvre le chemin vers une nouvelle épistémologie en montrant que l'activité du chercheur en sciences humaines est intriquée à la communication : « il ne peut pas ne pas communiquer » et doit donc s'impliquer dans son objet d'étude. Face à un phénomène social, le chercheur va effectuer un recodage suivant ses catégories ; la distance avec l'objet de l'étude est inévitable conduisant à une perte de l'information et une sélection des données. Les concepts issus du recodage ou catégorisation ont une signification dans la particularité, dont le domaine de validité se limite à un certain point de vue, et non dans l'universalité. Le chercheur en sciences sociales, comme le montre Bateson, est ainsi dans l'impossibilité d'appréhender la totalité des faits.

Enfin, la pertinence de la démarche des chercheurs de l'école de Palo Alto se trouve dans le dépassement du modèle dyadique de Shannon. Dans ce modèle, la signification est occultée, les messages sont unidirectionnels, figés, le récepteur passif reçoit un message de l'émetteur. En conclusion, c'est le rôle de l'interprète tel que la sémiotique le définit qui est passé sous silence, cette communication est inhumaine. La signification chez Shannon a la forme de « signifié-signifiant », le message est un code qu'il faut décoder, les aspects sociologiques sont gommés.

« Ce consensus se fonde sur une opposition à l'utilisation en sciences humaines du modèle de la communication de Shannon. Selon ces chercheurs, la théorie de Shannon a été conçue par et pour des ingénieurs des télécommunications et il faut la leur laisser. La communication doit être étudiée par les sciences humaines selon un modèle qui leur est propre. Ils estiment que l'utilisation du modèle de Shannon en linguistique, en anthropologie ou en psychologie a entraîné la résurgence des présuppositions classiques de la psychologie philosophique sur la nature de l'homme et de la communication. Selon eux, la conception de la communication entre deux individus comme transmission d'un message successivement codé puis décodé ranime une tradition philosophique où l'homme est conçu comme un esprit engagé dans un corps, émettant des pensées sous forme de chapelets de mots. Ces paroles sortent par un orifice ad hoc et sont recueillies par des entonnoirs également ad hoc, qui les renvoient à l'esprit de l'interlocuteur. Celui-ci les dépouille et en saisit le sens. Dans cette tradition, la

communication entre deux individus est acte verbal, conscient et volontaire » (Seboek, 1960, p. 66). Les propos de Winkin (2001, p. 20) pourraient tout aussi bien définir le projet de la sémiotique : « L'anthropologie de la communication est donc une anthropologie sans objet ; elle n'a pour elle qu'une façon de lire et d'interpréter la vie en société. ». C'est alors que l'anthropologue conclut tout naturellement dans la continuité de Birdwhistell que « la communication c'est la performance de la culture. ». Mais n'est-ce pas là, la fonction de l'interprétant peircien ?

Le rapprochement entre communication orchestre et sémiotique est tellement criant que Rogers et Kincaid se permettent d'en attribuer la paternité au fondateur de la sémiotique C.S. Peirce. « L'idée de base du modèle de convergence de la communication (batesonienne ; et donc relative aussi à Ruesch et Palo Alto) fut d'abord articulée, il y a presque un siècle par le philosophe Charles Sanders Peirce. Sa recherche de la nature des signes et du sens (meaning) le conduit à concevoir le vague comme inhérent au langage, tel qu'il est utilisé réellement dans la vie quotidienne. [...]. L'idée peircienne s'empare des deux principes élémentaires sous-jacents dans le modèle de la convergence : que l'information est imprécise et incertaine de façon inhérente, et que la communication est un principe dynamique qui se développe avec le temps. Deux étudiants de l'œuvre peircienne Charles W. Morris et George H. Mead, développèrent plus tard des contributions majeures de la théorie des signes, du comportement linguistique et de l'interaction symbolique, auxquelles nous attribuons une grande influence sur notre présent paradigme » (E. Rogers et M. et D. L. Kincaid, 1981, p. 44-46).

Ce dépassement du code, du signifiant signifié est l'essence même de la sémiotique triadique de Peirce et s'inscrit de ce fait dans la même lignée. La sémiotique avec les concepts de champ d'interprétant et d'interprète, et plus récemment sa formalisation par R. Marty qui avance le concept de champ d'interprétant, souligne la dimension humaine inhérente à toute communication, le seul à avoir la faculté de sémioses triadiques.

Aujourd'hui, la sémiotique peircienne est utilisée dans des objets divers : santé, publicité, éducation, politique, emploi, précarité... dans des disciplines tout aussi variées : sociologie, sciences de l'information et de la communication, philosophie, sciences du langage.

L'interdisciplinarité a d'emblée placé la sémiotique dans une situation institutionnelle de transdisciplinarité dont on ne peut que se réjouir.

Bibliographie

AKOUN André, 1997, Sociologie des communications de masse, Hachette supérieur, Les fondamentaux, Paris.

ARINO, Martine (2007). La subjectivité du chercheur en sciences humaines. Paris : L'Harmattan.

ARON Raymond, 1976, Les étapes de la pensée sociologique, Gallimard, Collection Tel, Paris.

BARTHES Roland, 1957, Mythologies, Seuil, Paris.

BARTHES Roland, 1967, Le système de la mode, Seuil, Paris.

BATESON Gregory et MEAD Margaret, 1942, Balinese Character : A photographic analysis, New York, New York Academy of sciences (extraits traduits et présentés par A. BENSA sous le titre « Les usages sociaux du corps à Bali », 1977, in Actes de la recherche en sciences sociales, n° 14.

BATESON Gregory et RUESCH Jurgen, 1951, Communication : the Social Matrix of Psychiatry, New York, Norton,. trad. fr. Communication et Société, 1988, Ed. du seuil, Paris,.

BATESON Gregory, 1966, "Problems in Cetacean and Other Mammalian Communication" in Norris, Kenneth (Ed.), Whales, Dolphins and Porpoises, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, p. 569-599.

BATESON Gregory, 1977, Vers une écologie de l'esprit, t. I, Ed. du Seuil, Paris.

BATESON Gregory, 1980, Vers une écologie de l'esprit, t. II, Ed. du Seuil, Paris.

BATESON Gregory, 1986, La cérémonie du Naven, ed. de Minuit, Paris.

BERGER Peter et LUCKMAN Thomas, 1996, La construction sociale de la réalité, Méridiens-Klincksieck, Paris.

BIRDWHISTELL Ray, 1968, « Kinesics, in Sills », Interactional encyclopedia for the social sciences, Mac Millan, New York.

BIRDWHISTELL Ray, 1970, Kinesics' and Context. Essays on body Motion Communication, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

BLUMER Herbert, 1969, "Symbolic Interactionism : Perspective and Method", Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J.

BLUMER Herbert, 1999, « La société en tant qu'interaction symbolique », sociétés n° 66, Paris, p. 95-105.

BOUDON Raymond, 1979, La logique du social, Hachette, Paris.

BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean Claude, 1963, « Sociologie des mythologies et mythologies des sociologues », Les temps modernes, n° 211, Paris, p.998-1021.

BOUTAUD Jean Jacques, « Sémiotique et communication », revue Hermès, n°38, 2004, p. 96 et p.97.

BRETON Philippe, 1997, L'utopie de la communication, La découverte, Paris.

CEFAÏ Daniel, 1994, « Type, typicalité, typification-La perspective phénoménologique », dans B. FRADIN et al. Ed L'Enquête sur les catégories, Editions de l'EHESS, coll. « Raisons pratiques », Paris.

COULON Alain, 1992, L'Ethnométhodologie, Que sais-je ?, PUF, Paris.

COURTES Joseph, 1991, Analyse sémiotique du discours De l'énoncé à l'énonciation, Hachette, Coll. HU Linguistique, Paris.

CROZIER Michel et FRIEDBERG Erhard, 1977, L'acteur et le système, Seuil, Paris.

DE FORNEL Michel, OGIEN Albert et QUERE Louis, 2001, L'ethnométhodologie : une sociologie radicale, Ed la Découverte, Paris.

DELEDALLE Gérard, 1993, C. S. PEIRCE. A la recherche d'une méthode, Presses Universitaires de Perpignan, coll. « Etudes », Perpignan.

ECO Umberto, 1976, A theory of Semiotics, Bloomington, Indiana University Press.

ECO Umberto, 1985, La guerre du faux, Grasset & Fasquelle, Paris.

GARFINKEL Harold, 1967, « Studies in Ethnomethodology », in LALLEMENT Michel, 1993, Histoire des idées sociologiques, De Parsons aux contemporains, t. 2, Nathan, Paris.

GAUSSEN Frédéric, 1967, Entretien de Roland BARTHES avec Frédéric GAUSSEN, Le Monde le 19 avril, (l'interview figure dans les Œuvres Complètes de ROLAND BARTHES publiées par les Editions du Seuil, Tome 2, 1966-1975).

GOFFMAN Erving, 1968, Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus, ed de Minuit, Paris.

GOFFMAN ERVING, 1973, La mise en scène de la vie quotidienne, t.1, La présentation de soi », ed. de Minuit, Paris.

GOFFMAN ERVING, 1974, Les rites d'interaction, ed. de Minuit, Paris.

GOFFMAN ERVING, 1975, Stigmates. Les usages sociaux des handicaps, ed. de Minuit, Paris.

GOFFMAN Erving, 1988, Les moments et leurs hommes (textes recueillis et présentés par YVES WINKIN), ed. de Minuit, Seuil, Paris.

GREIMAS Algirda Julien, 1966, Sémantique structurale, Larousse, Paris.

HALL Edward T, 1978, La dimension cachée, Ed du Seuil, Paris.

HALL Edward T, 1984, Le langage silencieux, Ed du Seuil, Paris.

HALL Edward T, 1984, La danse de la vie, temps culturel, temps vécu, Ed du Seuil, Paris.

LE BŒUF Claude, (sous la dir), 1999, Rencontres de Paul Watzlawick, l'Harmattan, Paris.

LE BŒUF Claude, (sous la dir), 2002, Pragmatique des communications instrumentées, Actes du colloque organisé par le CRIC les 30 novembre et 1er décembre 2000 à Montpellier, Pratiques des situations de communication et N.T.I.C., l'Harmattan, Paris.

MARTY Claude et Robert, 1992, 99 réponses sur... la sémiotique, CRDP/CDDP Languedoc-Roussillon.

MATTELART Armand et Michèle, 1995, Histoire des théories de la communication, Repères, La découverte, Paris.

MUCCHIELLI, Alex. (2007). Manuel de sémiotique situationnelle. Paris : Édition Je Publie.

OLLIVIER Bruno, 2000, Observer la communication - Naissance d'une interdiscipline, ed. CNRS éditions, Paris.

PEIRCE Charles Sanders (textes rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle), 1978, Ecrits sur le signe, L'ordre philosophique, Editions du Seuil, Paris.

RASTIER François, « sémiotique et sciences de la culture » <http://linx.revues.org/1058>.

SZAFRAJZEN Barbara, « les applications de la sémiotique à la communication des organisations. Réflexions autour de la method situationnelle fondées sur une recherché en communication des organisations. » revue Communication et organisation, n°39, 2011.

SEBEEK (THOMAS A.), HAYES (ALFRED S). et BATESON (MARY C)., 1964, ed, "Approches to semiotics", La Haye, Mouton.

SERRES Michel, 1972, L'Interférence, Hermès. Vol 2, Editions de Minuit, Paris.

UMBERTO Eco, 1999, Kant et l'ornithorynque, Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche, Paris.

WATZLAWICK Paul, 1986, Le langage du changement. Eléments de communication thérapeutique, Ed. du Seuil, Paris.

WATZLAWICK Paul, BEAVIN Janet H et JACKSON Don D, 1979, Une logique de la communication, ed. du Seuil, Paris.

WINKIN Yves (sous la dir.), 1981 et 2000 pour la postface, La Nouvelle communication, ed. du Seuil, Tours.

WINKIN Yves (sous la dir.), 1988, Bateson : premier état d'un héritage, « Entre Peirce et Bateson : une certaine idée du sens » par Eliseo Veron, Ed du Seuil, Paris.

WINKIN Yves, 1982, « La Communication interpersonnelle : une approche anthropologique », in Les Cahiers de Psychologie Sociale, n°13, janvier, p. 1-59.

WINKIN Yves, 1988, Bateson : premier état d'un héritage, colloque de Cerisy, ed du Seuil, Paris.

WINKIN Yves, 2001, Anthropologie de la communication, Nouvelle ed du Seuil, Normandie.

¹ L'ouvrage qui a pour titre la nouvelle communication d'Yves Winkin (1981) est composé de trois chapitres. Notre attention s'est principalement portée sur le premier chapitre, dans lequel l'auteur cherche à mettre en évidence le point commun entre les différents protagonistes. Le second est un recueil de traduction de textes de Bateson, Schefflen, Birdwhistell et Hall. Enfin, le troisième regroupe des entretiens avec Bateson, Birdwhistell, Hall et Watzlawick.

² Voir Le Monde du 19/04/1967 ; l'interview figure dans les *Œuvres complètes* de Roland Barthes, tome 2, (1966-1975).

³ Grâce au treillis des classes de signes de Marty (1990).

⁴ André Akoun est professeur à l'université René-Descartes Paris V spécialiste en sociologie de la culture et des communications, il a collaboré à divers ouvrages avec Jean Cazeneuve, et a publié récemment *La Communication démocratique et son destin* aux PUF.

⁵ J'ai trouvé ces informations dans l'œuvre de Gérard Deledalle.

⁶ Il va succéder à Mead à la chaire de psychologie sociale à l'université de Chicago. Voir <http://www.cdharris.net/text/blumer.html>

⁷ Un site très complet expose les travaux de Mead, Dewey, James, Baldwin, Cooley, Thomas, Veblen, Sapir : « The Mead Project » <http://paradigm.soci.brocku.ca/~lward/>